

Introduction

C hère lectrice, cher lecteur,

Aujourd'hui, je ne serais plus capable d'enseigner. Ce métier exige tellement de patience ! Et il faut ne jamais s'être retrouvé enfermé dans une salle, face à une bande d'adolescents au top de leur forme, à essayer de tenir une heure sans en prendre un pour taper sur l'autre, pour penser encore que les professeurs sont des privilégiés.

Certes, il y a les vacances. Et l'horaire hebdomadaire. Et les vacances. Et la sécurité de l'emploi. Et les vacances. Et l'autonomie. Et les vacances. Et la paie. Non, pas la paie...

Il n'empêche, respect. Total respect pour les enseignants qui affrontent tous les jours des situations surréalistes.

Mais ces professeurs, après avoir retiré l'armure qu'ils revêtent pour aller en cours ou rencontrer un parent, sont des personnes comme les autres, avec leurs qualités et leurs défauts...

Comment ? Que dites-vous ? Si si, ils en ont... des qualités !

Pourtant, ne vous y méprenez pas : il s'en passe aussi des vertes et des pas mûres, dans la salle des professeurs où grouille à chaque pause une communauté pédagogique riche en conflits divers et variés ! S'y côtoient en effet des caractères forts et des sensibilités exacerbées. Du haut de mon grand âge, je ne me lasse pas de voir ces enseignants se comporter entre eux exactement comme les adolescents qu'ils sont chargés d'éduquer, reproduisant ainsi une véritable cour de récréation dans leur salle, avec ses disputes, ses rivalités, ses jalousies, ses amitiés ou ses amourettes.

Un grand merci à eux, donc, pour leur comique, souvent involontaire d'ailleurs. Grâce à leur précieux concours, je vous propose aujourd'hui ce petit ouvrage dont les faits sont garantis 100 % authentiques. Seule entorse à la vérité : pour une lecture plus fluide, je les ai adaptés afin qu'ils puissent se dérouler sur une année scolaire et sur un nombre réduit de protagonistes.

Enfin, même si elles vont parfois vous sembler invraisemblables, sachez que ces anecdotes ne font que

Introduction

refléter fidèlement la vie quotidienne des professeurs dans les coulisses d'un établissement scolaire, en France, au XXI^e siècle...

Bonne lecture !

Patrice Romain

I

Août

23 août. Reposé, détendu, tout bronzé – ou plutôt tout rouge, effet du soleil méditerranéen sur ma peau laiteuse –, je goûte le bonheur d'un collègue encore silencieux...

Nous sommes trois à plonger avec délice dans la pile de courrier : Isabelle, la principale adjointe, Lucie, la secrétaire, et moi, le principal. Nous parcourons joyeusement les centaines de méls adressés à l'administration de l'établissement. Cet instant de calme, de quiétude et de volupté ne dure pas : un coup de téléphone me rappelle à la réalité. C'est Madame Ombrage, la professeure d'allemand qui s'est mariée en juillet, le jour de ses quarante ans. Grande, blonde, yeux bleus et cheveux courts, d'une rigueur toute germanique, elle est à l'image de sa coiffure : souvent en pétard. Elle me demande l'autorisation de prendre une semaine de vacances hors période scolaire, en

novembre, afin de partir en voyage de noces. Suite à ma réponse négative, elle s'énerve avant de me raccrocher au nez :

— À cause de vous, mon mari et moi, nous ne pourrions pas voir le Taj Mahal !

Le lendemain, alors que mes tympans résonnent encore, elle envoie au front son époux, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Frustrée que je ne cède pas à son caprice, elle me harcèlera de méls une bonne quinzaine de jours.

Ah, sacrée Madame Ombrage ! Elle ne doute vraiment de rien ! Peut-être une déformation professionnelle : habituée à exiger tout et n'importe quoi de ses élèves, elle ne comprend pas, lorsqu'elle veut du beurre, qu'on ne lui donne pas en plus l'argent du beurre et le sourire de la crémière. Pire : elle ne voit même pas en quoi son attitude est choquante car elle ne se remet jamais en question.

Madame Ombrage représente l'archétype du professeur TPMG – tout pour ma gueule. À noter d'ailleurs que cette catégorie évolue inéluctablement au fil des années. Il y a quelques décennies, elle était composée essentiellement d'enseignants en fin de carrière, aigris et désabusés. Aujourd'hui que règne la bienveillante bienveillance dans l'Éducation nationale, elle est majoritairement constituée de Bébés-profs issus de cette école-là, c'est-à-dire formatés pour avoir une estime d'eux-mêmes démesurée.

Mon cerveau doit encore être en vacances. Je commets déjà ma première gaffe. Une nouvelle professeure toque à mon bureau. Paraplégique, elle se déplace en fauteuil roulant. J'ouvre grand la porte et lui fais signe d'entrer :

— Bienvenue dans notre collège ! Je vous en prie, asseyez-vous !

Quelques jours plus tard, une fois les derniers détails réglés – inscriptions d'élèves de dernière minute, mutations de professeurs de dernière minute, ouverture de classe de dernière minute, WC bouchés de dernière minute, panne informatique de dernière minute et autres broutilles –, Isabelle et moi sommes fin prêts pour accueillir nos petits.

Je parle des enseignants, vous aviez compris.

*

Soleil radieux. Prérentrée des professeurs. Pour l'occasion, je porte la tenue choisie par ma femme qui a réussi hier l'exploit de me faire l'accompagner dans les magasins – la carte bleue est encore chaude. J'ai perdu l'habitude du costume : ça gratte. Accueil des personnels sous le préau, autour des tables sur lesquelles trône le traditionnel « café-jus d'orange-viennoiseries c'est toujours la même chose ils ne se sont pas foulés ». Tortillant du popotin dans sa

minijupe moulante, Madame Tapaleuil, quinquagénaire grassouillette tendance cougar, arrive, façade repeinte à neuf. Devant tout le monde, elle embrasse ses doigts boudinés puis souffle dessus en dirigeant sa main vers moi :

— Bisou de rentrée, Monsieur le Principal !

Un ange passe...

Déjà un quart d'heure de retard sur le timing, le temps pour les enseignants d'effectuer les vingt mètres – « Alors ces vacances ? Trop courtes, hein ?! » – qui séparent le préau de la grande salle polyvalente. Le CPE¹, la gestionnaire, Isabelle et moi sommes en place, sur l'estrade, face aux professeurs qui entrent au compte-gouttes, croissant et gobelet à la main – nourriture et boissons interdites dans la salle. Nous attendons que les vacanciers s'assoient. Quelques commentaires parviennent à mes oreilles :

— T'as vu le principal ? Il a pris du bide cet été !

— Il va encore nous faire sa morale !

— On a combien de semaines, jusqu'à la Toussaint ?

Brouhaha. Appel au calme. Brouhaha. Demande de parole. Brouhaha. Toc toc toc dans le micro. Larsen. Pensée fugace : *Qui, parmi ces pédagogues, accepterait un tel chahut dans sa classe ?*

Brouhaha. Quelques « chut ! ». Enfin, le calme. Relatif. Discours de bienvenue, surtout pour les petits

1. Conseiller principal d'éducation.

nouveaux qui n'en mènent pas large. Diaporama « C'est toujours la même chose ils ne se sont pas foulés » pour appuyer la bonne parole du ministre. Parole que le recteur, lors de la réunion de la semaine dernière, a chargé les chefs d'établissement de transmettre aux professeurs : le ministre sait combien leur métier est difficile, noble mais difficile, il sait combien les enseignants sont sérieux, il sait combien il peut compter sur eux et il les remercie pour leur investissement.

Traduisez : pas de revalorisation salariale dans l'immédiat et, s'il vous plaît, pas de grève pour la rentrée.

Madame Ombrage, les fesses bien posées sur sa chaise, apostrophe ses collègues de sa voix de crécelle :

— On crève de chaud, ici ! Y'a donc personne pour ouvrir une fenêtre ?

Madame Theresa, yeux baissés et épaules courbées, se lève aussitôt et obéit, regrettant déjà sa coupable négligence.

Questions diverses. Toutes les têtes se tournent vers la déléguée : Madame Saint-Diktat. Un syndicat, un enfant, un ex.

Elle se lève, jette un regard circulaire afin de vérifier qu'elle est, cette année encore, adoubee par ses collègues, fronce les sourcils en voyant deux chuchoter puis soupire, fière et déterminée.

Elle rejette ses longs cheveux en arrière, relève le menton et se racle la gorge pour s'éclaircir la voix. La défenseure des opprimés déplie alors une feuille, reste silencieuse un court instant, contracte son visage vierge de tout maquillage puis se lance dans une longue diatribe.

Elle dénonce, en vrac, les salaires qui stagnent, les conditions de travail de plus en plus exécrables, la pression de la hiérarchie qui s'accroît, les risques de plus en plus importants encourus avec la judiciarisation de notre société, le manque de matériel qui hypothèque l'avenir de nos élèves, les classes surchargées, les cars de ramassage scolaire qui sont toujours en retard vu que le patron exploite ses conducteurs avec des horaires impossibles à tenir, la réforme du ministre contre laquelle est prévue une grève la semaine prochaine, les programmes trop chargés, les manuels scolaires tendancieux, surtout ceux d'histoire, la nourriture du self infecte depuis qu'une société privée s'en occupe, le dérèglement climatique, même qu'il va bien falloir un jour rendre des comptes aux générations futures, le changement d'heure qui perturbe tout le monde, encore une décision prise sans concertation à Bruxelles par des technocrates qui ne connaissent rien à la réalité du terrain, exactement comme les inspecteurs de l'Éducation nationale. Et peut-être aussi le PSG qui a encore perdu en coupe d'Europe, mais je n'en suis pas sûr car j'ai décroché depuis longtemps.

Même si je ne partage pas toutes ses idées, je respecte Madame Saint-Diktat car elle est professionnellement irréprochable. Ce qui est hélas loin d'être le cas de tous ses camarades de lutte.

Ma collègue principale d'un collège voisin, par exemple, est tombée sur un sacré numéro. Elle le surnomme « Eagle Four » – prononcez « Y gueule fort » – parce qu'il enseigne l'anglais et qu'il râle toujours. Eagle Four l'impressionne tant qu'elle recherche systématiquement le *modus vivendi* avec lui. Illustration avec son emploi du temps : comme le professionnel de la contestation ne donne que douze heures de cours par semaine au lieu de dix-huit – il a six heures de « décharge syndicale » –, elle ne le fait travailler ni le mardi ni le jeudi. Il peut ainsi participer aux manifs sans subir de retrait de salaire, puisque les grèves ont lieu ces jours-là.

Eagle Four tient à jour le tableau qui lui est réservé en salle des professeurs, y renouvelant les affiches colorées qui appellent à la révolution du grand soir. Il distribue régulièrement des tracts dans les casiers de ses camarades exploités... et vérifie que ceux-là les récupèrent. L'année dernière, il a menacé ma collègue de déposer un recours en contentieux pour une grossière erreur lors des élections professionnelles : elle avait affiché les professions de foi dans l'ordre inverse de celui indiqué, ce qui avait forcément lourdement pénalisé la liste qu'il représentait.

Eagle Four harcèle – le verbe est choisi à dessein – les professeurs stagiaires jusqu’à ce qu’ils prennent leur carte. Une fois leur obole versée, il les laisse tranquilles, sauf si c’est une année électorale, auquel cas il tente de les embaucher le dimanche matin sur les marchés afin de l’aider à convaincre la ménagère de moins de cinquante ans de voter pour son candidat – qu’il appelle par son prénom –, celui qui promet moins d’impôts et plus de fonctionnaires...

Fin de la grand-messe de prérentrée. Distribution des emplois du temps. Le temps que les professeurs réalisent à quelle sauce ils vont être mangés, Isabelle et moi courons nous réfugier dans nos bureaux respectifs.

*

J’en profite pour appeler un nouvel enseignant qui, je m’en doutais, ne s’est pas présenté. En mai dernier, il avait librement formulé des vœux pour sa future affectation. Notre collègue figurait parmi ses souhaits. Hier, il m’a téléphoné pour me faire part de sa colère car l’administration lui avait donné satisfaction en le nommant dans notre établissement.

À l’autre bout du fil, il m’annonce d’une voix pâteuse qu’il attend sereinement chez lui que le rectorat

lui attribue un autre poste... Ce qui se produira effectivement la semaine prochaine.

Heureux professeur – pléonasme ? – qui a donc choisi son lieu de travail, puis l’a refusé, puis a imposé ses desiderata à son employeur ! Accessoirement aux dépens d’un de ses collègues dont il a pris la place... Je ne m’affole pas, c’est logique, nous sommes à l’Éducation nationale. J’ai toute une année à tenir. Restons serein et inventons une raison pour justifier son absence auprès des parents d’élèves...

Le bureau d’Isabelle ressemble à Pôle emploi : devant la porte, une file d’attente ne cesse de s’allonger. Ce sont les professeurs mécontents. Classique. Ne surtout pas leur dire que leurs récriminations feraient hurler de rire 99 % des salariés hors Éducation nationale, ça les énerverait encore plus. Le soufflé retombera quand ils se rendront compte ce soir que, finalement, leurs horaires s’accordent bien avec ceux de leurs conjoints, enseignants dans un autre établissement.

Monsieur Toufiel, cheveux gras et visage bouffi, vêtu de son sempiternel costume noir et de sa chemise fripée blanche qui le font ressembler à un croque-mort, clame par exemple qu’il a hérité des pires classes du collège – « De toute façon, le niveau baisse chaque année depuis vingt ans que je suis là ! » – et que son emploi du temps ne tient pas compte de ses – multiples – vœux.

Parmi les autres protestataires, Madame Ombrage :

— J'ai une heure de trou le jeudi de 15 heures à 16 heures !

... Mais elle ne donne des cours que trois jours par semaine.

Madame Tapaleuil :

— Je commence à 8 heures tous les matins !

... Mais elle termine chaque fois à midi.

Monsieur Pépaire, vieux briscard maniaque, soixante-huitard tendance écolo, jean sale et longs cheveux poivre et sel, ne décolère pas : il doit changer de salle pour sa dernière heure du vendredi. D'abord inflexible, Isabelle finira par céder au bout d'une demi-heure d'entretien. Il faut dire que Monsieur Pépaire l'aura menacée de prévenir les parents que, pour des raisons pédagogiques, il serait dans l'obligation de transformer ce cours en une heure d'étude...

Tout content de lui, Monsieur Pépaire sort du bureau le sourire aux lèvres et croise le fier Monsieur Lepaon. Isabelle a passé des heures cet été à lui concocter un emploi du temps aux petits oignons. Bien sûr, elle n'aura droit à aucun remerciement. Sans doute un excès de pudeur de la part du sac d'os à la moustache belliqueuse et au regard arrogant...

Quant à moi, je ne savoure pas longtemps ma tranquillité : Madame Ombrage a repéré ma cachette – au fond du couloir, dernière porte à

droite, juste en face des WC. Elle vient m'agonir de reproches :

— Pourquoi est-ce que vous avez mis les germanistes en 3^e B ? D'habitude, les élèves qui étudient l'allemand sont en 3^e D, parce que c'est le D de *Deutsch* !

Chargée de préparer nos élèves à affronter un monde en perpétuelle évolution, elle a donc été traumatisée par ce bouleversement, ce tsunami pédagogique. Par contre, le fait que, depuis dix ans, pour ne pas contrarier son désormais mari, elle n'a jamais accompagné ses élèves qui se rendent chaque année au collège allemand avec lequel nous sommes jumelés ne lui pose aucun problème de conscience...

*

Photo de groupe. Les vieux sur les chaises, les jeunes assis par terre ou debout. Mince, ma cravate est de travers. Visages souriants, peaux bronzées et traits détendus. En juin prochain, les professeurs pourront constater les dégâts de visu...

Au début du déjeuner « charcuterie et glace, c'est toujours la même chose ils ne se sont pas foulés » qui suit cette matinée de retrouvailles, je mange peu. Je parle encore moins : j'écoute les professeurs.

De fait, j'entends Monsieur Bobojmareth prendre solennellement une bonne résolution :

— Moi, cette année, quand je m'arrêterai, ce sera au minimum deux semaines, histoire que ça vaille le coup !

Monsieur Bobojmareth, cœur à gauche et portefeuille à droite, aurait tort de ne pas en profiter : il est protégé par son statut de fonctionnaire. Jeter le discrédit sur toute la profession, laquelle n'en a pas vraiment besoin, ne le dérange pas.

Se rend-il compte qu'il scie la branche sur laquelle il est assis ? C'est à cause de gens comme lui que l'institution Éducation nationale, pas aussi stupide qu'il ne l'imagine, recrute de plus en plus de contractuels – lesquels, eux, ne peuvent pas se reposer sur les lauriers d'un concours acquis il y a plusieurs décennies –, voire de vacataires au statut précaire. Mais cela lui « en touche une sans faire bouger l'autre », comme disait paraît-il J. C. Pas Jésus-Christ, l'ancien président de la République...

Je soupire et me venge sur le dessert pendant que Monsieur Lapince, museau de fouine et canines pointues, auteur-compositeur-interprète-musicien-directeur artistique-distributeur exclusif, essaie de refourguer un CD de ses chansons enregistré il y a une douzaine d'années – deux achetés, le troisième offert – aux nouveaux collègues. Dès la semaine prochaine, il tentera sa chance auprès de ses élèves

de 6^e. Coïncidence : aux contrôles qu'il leur donnera, ses clients seront les mieux notés...

Monsieur Toufiel, lui, rassure à sa manière Bébé-prof, un peu anxieux pour sa première rentrée :

— Qu'est-c'que tu fais là ? T'as raté tes études ou quoi ? Faut être fou pour dev'nir prof aujourd'hui ! Moi, j'ai plus que quinze ans à tirer. Heureusement parce que ça devient de pire en pire. Bon courage, mon gars, je n'échangerais pas ma place contre la tienne ! Enfin, merci de cotiser pour ma retraite !

Plus les années passent, plus je trouve Bébé-prof jeune. En fait, c'est tout simplement la différence d'âge entre lui et moi qui grandit...

Bébé-prof, innocent papillon professeur stagiaire qui sort de sa chrysalide estudiantine, va, sous mon regard attendri, limite paternaliste, tenter de prendre son envol dans le monde cruel qu'il a choisi. (Dé) Formé par des pédagogistes de l'ESPE¹, pédagogistes trop heureux d'avoir quitté des élèves pour plastronner devant des adultes, Bébé-prof, empli d'un enthousiasme bienveillant, va rapidement découvrir avec stupéfaction que les petits mignons qu'il rêve d'éveiller à notre univers merveilleux se saluent déjà d'un « bâtard » ou d'un « fils de pute »...

Il y a quelque temps, pour des raisons économiques, on avait supprimé les couveuses pour

1. École supérieure du professorat et de l'éducation.

Bébés-profs. Les pauvres, une fois leur CAPES¹ théorique en poche, se retrouvaient lâchés dès septembre en REP², seuls et désarmés, face à des élèves qui n'en faisaient qu'une bouchée.

Durant quelques années, le métier de professeur a ainsi eu l'honneur d'être la seule profession de France – avec celle d'élu du peuple – que l'on pouvait exercer sans aucune formation ! Le ministre suivant, un peu plus lucide que son prédécesseur, est alors revenu en arrière.

Je lui vote mentalement des félicitations tout en buvant mon café... D'ailleurs, résolution de rentrée : je dois absolument diminuer ma consommation... Mais pas aujourd'hui, car l'après-midi de cette journée particulière est consacré aux conseils d'enseignement : les professeurs se réunissent par discipline...

Et, la caféine, j'en ai besoin pour trouver l'énergie d'intervenir alors que certains enseignants se disputent déjà :

— Non mais t'es sérieuse, là ? Tu ne veux quand même pas appliquer la réforme ? Dans six mois, y'a les élections, on change de ministre !

Je dois également jouer au gendarme et au voleur avec ceux qui se cachent en attendant 17 heures. À l'inverse, il me faut supporter patiemment les fayots qui font feu de tout bois dès qu'Isabelle et moi entrons

1. Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré.

2. Réseau d'éducation prioritaire.

dans leur salle. Je remettrais bien aussi à sa place Monsieur Toufiel, dragueur impénitent qui avance ses pions lourdement... Je parviens à rester imperturbable devant les différents sujets abordés selon la matière, selon l'âge et le sexe des participants : progression commune et pédagogie de la gestion mentale, mais aussi points retraite, black friday, M'Bappé, album posthume de Johnny, Weight Watchers et mensurations de la nouvelle collègue de maths.

À la fin de la journée, Isabelle et moi recensons une trentaine de projets pédagogiques. Dont, au final, quatre aboutiront.

En attendant, je savoure l'instant présent car cette année, exceptionnellement et ô bonheur, Monsieur Bobojmareth est présent. D'habitude, à chaque prérentrée, il me téléphone – vagues en bruit de fond – pour m'annoncer que, pas de chance, il ne peut reprendre son service comme tout le monde : encore à l'autre bout de la planète, il a raté son vol retour et a dû se résoudre à acheter un billet – nettement moins cher – pour un avion qui ne décollera que le lendemain. À chaque fois, il est désolé de manquer mon discours, me promet qu'il se renseignera auprès de ses collègues pour les consignes et me souhaite bon courage.

Malgré son air avenant, sa gentillesse sans faille et son éternel sourire, Monsieur Bobojmareth est un véritable profiteur du système. Il est loin d'être le

seul dans l'Éducation nationale : entre ceux qui s'inscrivent à n'importe quelle formation pour s'absenter, ceux qui allèguent une déprime passagère ou un mal de dos – deux états impossibles à vérifier – pour s'arrêter et/ou ceux qui prétextent leurs droits pour tout se permettre, il y a le choix... Sans oublier les professeurs fantômes !

Les chiffres du ministère font en effet état d'un enseignant pour quatorze élèves en moyenne. Or, quand on voit les effectifs réels des classes sur le terrain, on ne peut que constater une part des anges plus que conséquente. Et donc s'interroger sur le nombre de professeurs – rémunérés par nos impôts – qui n'enseignent pas, profitant ainsi du système sans aucune vergogne...

Mais au jour d'aujourd'hui, je ne suis pas plus indigné que cela car cette rentrée scolaire s'annonce sous les meilleurs auspices : il ne nous manque plus que cinq professeurs !